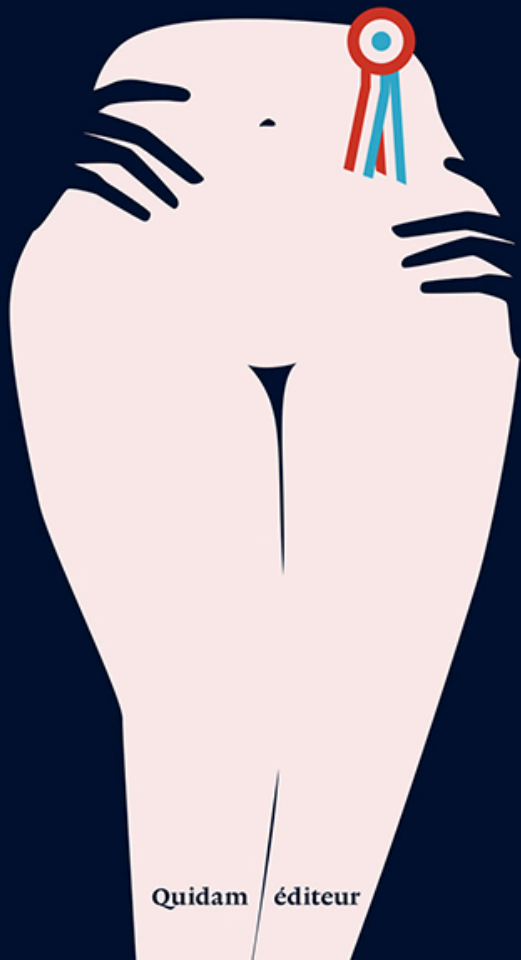


Erwan Larher

MARGUERITE N'AIME PAS SES FESSES



Quidam éditeur

MADE
IN
EUROPE

MARGUERITE N'AIME PAS SES FESSES

DU MÊME AUTEUR

Entre toutes les femmes, Plon, 2015

L'Abandon du mâle en milieu hostile, Plon, 2013

Autogenèse, Michalon, 2012

Qu'avez-vous fait de moi ? Michalon, 2010

Erwan Larher

**MARGUERITE
N'AIME
PAS SES FESSES**



Quidam éditeur

MARGUERITE N' AIME PAS SES FESSES
© Quidam éditeur, 2016

ISBN : 978-2-915018-99-8 / ISSN : 1779-7888
Dépôt légal avril 2016.

Conception graphique de couverture : Hugues Vollant.
Le logo est de Mœbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

www.quidamediteur.com
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

Marguerite n'aime pas ses fesses.

Elle fronce les sourcils. Ce que le français peut être imprécis, parfois ! Ces fesses que Marguerite n'aime pas pourraient être celles de n'importe qui. Si elle écrivait un roman, ce qui ne risque pas d'arriver (elle écrit mal et n'a rien d'intéressant à dire), il ne débiterait pas ainsi. Cette phrase-seuil sème la confusion. Elle choisirait plutôt un incipit *in media res* — croit-elle se souvenir, ses cours de construction narrative écaillés par l'usage. Et puis le français n'incite-t-il pas au coulis narcissique de la première personne du singulier ? Je n'aime pas mes fesses, voilà qui est clair.

Marguerite n'aime pas ses propres fesses.

Bof... Outre d'étirer l'affirmation de penta- à heptasyllabes, et d'alourdir le propos, la phrase filigrane un « au contraire », une comparaison, esquisse des fesses que, par opposition aux siennes, Marguerite aimerait (celles de Jonas ?). Ou donne une nuance outrée à l'assertion : non mais tu te rends compte, elle n'aime *même pas* ses propres fesses !

Elle pouffe devant son reflet d'héroïne liminaire dans la psyché de la salle de bains, s'étonne du succès de son roman, commence à répondre à des interviews sur ses fesses — désormais, chacun sait que Marguerite Santa Lucia n'aime pas ses fesses. Les siennes. Ses fesses à elle. Son cul trop plat qui sépare à peine les cuisses du bas du dos. Un journaliste l'interroge : Et les fesses de Jonas, les aimez-vous ? Jonas, son mec depuis six ans, est de taille moyenne, approche les trente-cinq ans (il s'en angoisse), perd ses cheveux (il s'en angoisse), dort en ce moment même, tandis qu'elle crème sa peau trop sèche, dans la chambre (ils vivent ensemble). Aime-t-elle les fesses de Jonas ? Elle n'en sait rien. C'est la première fois qu'elle se pose cette question. À cause du début hypothétique d'un roman qu'elle n'écrira jamais (elle est trop nulle).

Marguerite congédie la presse et saisit une culotte. Confortable, en coton. Très peu pour elle la lingerie fine, elle n'a pas le cul pour ; et comme Jonas s'en moque... Le triangle de ses poils est régulier, isocèle à vue de nez. Rien ne déborde ni vers l'intérieur des cuisses ni en ru sombre vers le nombril. Elle ne s'épile, ne se rase ni ne taille. Elle a mignoté son entrejambe, autrefois. Pour faire comme les autres, parce qu'elle trouvait comme tout le monde (ses copines, les magazines et sa mère) que les poils, c'est dégoûtant. Son père était imberbe à en croire les quelques photos de lui torse nu qu'elle a vues. Elle n'a pas duré longtemps, sa période « ticket de métro ». Et comme Jonas ne la touche pas... Si elle était jolie, ça se saurait.

Il n'y a pas que les fesses qu'elle n'aime pas chez elle. Chez *elle-même* ? Décidément, si elle était une héroïne d'autofiction francophone, il faudrait opter pour la première personne du singulier. Il n'y a pas que les fesses que je n'aime pas chez moi. Celles de Jonas ne sont-elles pas un peu flasques ? Les siennes ne sont pas flasques — bon

sang ! Les siennes à elle ne sont pas flasques. Juste pas assez rebondies à son goût. Si on anglicisait cela, on comprendrait tout de suite : *Her bum is not flappy but not round enough.*

Marguerite does not like her bum.

Certes, il pourrait être question du *bum* d'une autre femme, mais l'anglais aurait le mérite d'éliminer d'entrée les mâles fessiers. L'héroïne du roman serait lesbienne. Dans son lit dormirait une petite blonde à cheveux courts rencontrée la veille à un cocktail, folie d'un soir, piercings aux tétons et cul flasque. *Marguerite does not like the girl's flappy bum* (la petite blonde aurait pu être australienne).

Elle ne rêve pas d'une fille dans son lit. Dans son lit dort Jonas et son cul indéfinissable, le cul du père de ses futurs enfants. Marguerite n'a jamais dragué dans les soirées. Ses fesses la complexent mais aussi son nez, ses pieds (les plus moches du monde) et ses poignets, qu'elle trouve trop gros pour une fille. Elle n'est pas lesbienne mais en retard, dernier coup d'œil au miroir maintenant qu'elle est habillée, décidément elle n'aime pas son cul, le sien, son cul à elle, Marguerite n'aime pas le cul de Marguerite, qu'est-ce qui lui a pris d'enfiler cette jupe ? On ne voit que l'absence de rebondi de ce cul, l'inexistence de ce cul. Cette jupe fait vraiment fille en retard mais d'une saison au moins, sûr qu'on doit en vendre des copies *low cost made in Asia* dans les grandes enseignes qui se contentent de suivre, de loin et à peu près, la mode. Car elle a beau être nulle dans plein de domaines, des fesses à l'écriture, Marguerite met un point d'honneur à se montrer d'une élégance discrète et parfaitement synchro avec les tendances les plus pointues. Héritage maternel qu'elle n'a jamais réussi à bazarder — sa mère s'est bien gardée de lui transmettre les gènes de son cul qui, malgré son âge respectable (Billie préférerait perdre un bras que d'avouer qu'elle a

plus de 65 ans), fait encore illusion auprès de ses nombreux prétendants (qu'en pensent ses amants?).

Le vieux chez qui elle se rend ce matin ne remarquera pas, dans son immuable costume en tergal bleu marine, que cette jupe, juste sous le genou, en velours, n'est plus *trendy* («Bah oui, le velours, c'est *dead*», Marguerite entend déjà la voix de Sidonie), alors que deux ans auparavant elle était d'avant-garde («Trop classe, le retour du velours !»). Il ne remarquera pas la jupe, papy, mais t'inquiète qu'il sait à quoi s'en tenir sur le cul de sa visiteuse. Il a encore l'œil gourmand, évaluateur, avec retenue, rien de concupiscent ni de déplacé, il mate de manière presque galante pépère, savoir-vivre *old school*.

Marguerite prend un selfie étêté de son reflet dans le miroir pour montrer sa tenue, le poste sur Facebook et tape en guise de commentaire : «En retard, et pas que d'une saison.»

Pourquoi n'a-t-elle pas d'avis sur le cul de son mec ? Si elle participait à un jeu télévisé dans lequel il faudrait, à l'aveugle et au toucher, reconnaître les fesses de Jonas parmi quatre ou cinq paires, sûr qu'elle se planterait. Et lui ? Ils font tellement peu l'amour qu'il a dû oublier son non-cul. Il ne se couche jamais avant quatre ou cinq heures du matin, après avoir passé la nuit face à ses écrans. Lorsqu'il se lève, son premier réflexe est d'allumer ses ordinateurs. Jonas et elle ne sortent plus. «Tu ne crois pas qu'il y a des problèmes un peu plus importants que ton cul ? s'agacerait-il. Je sais pas, tiens, au hasard, la guerre civile en Ukraine.» Son mec excelle à relativiser les angoisses des autres. Et ce n'est pas parce qu'on peut certainement en trouver, après quelques sommaires recherches, de plus importants que son cul plat n'est pas un problème.

— Pauvre petite princesse trop gâtée.

C'est un peu plus complexe que cela, Jonas. Il est 08h28, elle est vraiment en retard.

Et en avance, mais là elle n'y est pour rien, la faute à l'incipit. Une petite analepse lui permettrait, outre de s'assurer qu'elle a retenu un autre concept de son passage (morose) à l'université, de ne pas perdre le fil, ou de ne pas le faire perdre, même si elle aurait le sentiment d'un abus de pouvoir, héroïne ou pas, en décrétant à présent qu'il n'est pas 08h29.

Qu'elle les aime ou pas, il va falloir qu'elle se les bouge, les fesses.

Tout a commencé dans les locaux des Éditions Paulin, qui sollicitent Marguerite de temps à autre en free-lance pour rédiger des quatrièmes de couverture ou des présentations d'ouvrages destinées aux journalistes et aux commerciaux. Elle est fiable, rend toujours ses textes à temps et ne discute jamais la chiche rémunération qu'on lui propose. « Ils t'exploitent, ne cesse de lui répéter Jonas. Ils ne te refilent que les boulots pourris. T'es vraiment une bonne poire. » Il a sans doute raison. Elle ne sait pas négocier. Pour se vendre, il faut se trouver quelque valeur. Et elle a peur qu'ils ne fassent plus appel à ses services si elle pinaille sur les appointements. Mieux vaut tenir que courir. « Bonne poire » : elle a du mal à trouver l'expression négative, d'autant que c'est la première fois que Jonas la trouve bonne.

— Mais c'est quoi, alors, ton travail ?

— Une sorte de secrétaire, maman.

— Secrétaire?! s'est exclamée Billie. Ma fille est *secrétaire*?!!

— Oui, bon, pas tout à fait. Et puis il n'y a pas de honte à être secrétaire.

—Un peu, quand même. Avec les études que je t'ai payées!

—Ne réécris pas l'histoire, a soupiré Marguerite. J'étais en fac. Et je faisais des petits boulots.

—Oh, je t'en prie, ne chipote pas! Secrétaire, c'est vraiment pas jojo!

Marguerite n'a pas insisté. Considérant que sa mère portait un chemisier à jabot, une jupe courte déstructurée en cuir et dentelles, des boots en daim, «pas jojo» sonnait comme un jugement assez clément, non? Billie n'a jamais travaillé de sa vie, ses amants ont toujours tout payé. Sa maison de Neuilly lui a été donnée par son premier mari après leur divorce, un homme d'affaires, dicit sa mère (donc rien n'est moins sûr), dont Marguerite ignore tout, qu'elle n'a jamais rencontré.

—Tu ne perds rien, Margot, c'était un vrai con!

Billie est maîtresse dans l'art d'éluder son passé («Je vis l'instant, chérie!»). Marguerite ne sait rien non plus des revenus qui lui permettent d'entretenir son fastueux train de vie.

—Plus jeune, j'ai très bien gagné ma vie. Aux États-Unis. Et j'ai effectué quelques placements. Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire?

Comme sa mère ne s'intéresse pas aux autres, elle ne comprend pas qu'on s'intéresse à elle; sauf au présent — si elle n'est pas le centre de l'attention, elle s'ennuie.

—Les gens, on en fait vite le tour. Quand quelqu'un t'a raconté trois fois son premier baiser, deux fois ses vacances au Brésil, t'a bassinée durant tout un dîner avec sa conception de la vie, *what else?* Il n'y a plus de surprise. Tu t'emmerdes. Voilà pourquoi il faut changer d'amis, d'amants. Bouger.

Un comble, ces mots dans la bouche de Billie, elle qui y va toujours des mêmes anecdotes, balance toujours les

mêmes blagues. Mais à des gens différents. Qui, invariablement, la trouvent «géniale». Le mouvement perpétuel comme stratégie de survie?

—Non mais secrétaire, Margot, merde! Moi je n'ai jamais fait d'études. J'aurais aimé, pourtant. (Marguerite a levé les yeux au ciel.) J'étais forte à l'école. Mais ton grand-père voulait que je travaille au magasin. Ça ne m'a pas empêchée de devenir photographe!

La bonne blague! Marguerite connaît par cœur l'histoire de Billie-la-grande-photographe, dans toutes ses variantes, y compris la plus baroque, celle qui la voit victime de la fourberie d'Ellen von Unwerth. Pourtant une super copine alors. Elle m'adorait. Je lui avais appris pas mal de choses sur la lumière. C'était l'époque de l'argentique. Les boîtiers automatiques n'existaient pas. Aujourd'hui, ce sont les appareils qui prennent les photos, pas les artistes. C'est pour ça que j'ai laissé tomber. Bref, j'avais un shooting avec une jeune inconnue que j'avais repérée. La veille, Ellen et moi, on a fait une bringue d'enfer. On s'est couchées à pas d'heure, parce qu'on s'est retrouvées avec... je crois que c'était Mick et Keith, qui enregistraient à Berlin (variante: Clint, qui était sur un tournage). Je vous passe les détails, toujours est-il que je ne me suis pas réveillée. Mais cette salope d'Ellen avait compris que ma modèle avait un truc. J'ai un flair pas possible pour repérer les talents, elle le savait. Alors elle est allée au rendez-vous à ma place. Parfois, je me demande si elle n'avait pas mis un truc dans mon verre. Bon, Keith (variante: Clint) ne s'en est pas plaint, hein... Ellen a donc fait à ma place le premier shooting de Claudia. (Une pause. Sourire modeste.) Claudia Schiffer (exclamations de la tablée, sauf pour qui connaît déjà l'histoire et se sent un peu complice, privilégié, vous allez voir ce que vous allez voir, comme si la mésaventure était la leur, aucun ne relevant que Clint

(variante: Keith) était devenu Keith (variante: Clint)). En réalité, sa mère a pris un jour des photos de son jules de l'époque, un comédien égérie publicitaire d'une marque de montres un peu *cheap*. Elle a dû tellement le tanner que ledit jules a insisté pour qu'un des clichés de la série soit choisi pour la campagne de publicité à venir. Ensuite, un de leurs amis communs a eu la gentillesse (Billie sait se montrer persuasive) d'exposer quelques tirages dans sa galerie. Voilà comment sa mère est devenue photographe à ses propres yeux. Elle se targue de parutions internationales et d'articles élogieux dans les plus grands magazines spécialisés. Impossible à vérifier, bien sûr: elle « ne garde rien », ne vit « pas dans le passé », et puis « il n'y avait pas Internet à l'époque. N'empêche que j'étais hyper demandée. »

Pas comme sa secrétaire de fille, obligée, le jour où tout a commencé, de se déplacer jusqu'au siège des Éditions Paulin pour récupérer un ouvrage qu'elle devait résumer (« Ils pourraient te l'envoyer par coursier, non ? avait grommelé Jonas. Ils te méprisent »). La première fois qu'elle s'y est rendue, Marguerite a été vaguement déçue. Non parce que les locaux ne se situent pas à Saint-Germain-des-Prés, ni parce qu'ils ne sont qu'un étage dans un immeuble 70's de bureaux, mais parce que tout y est laid. Et impersonnel. De frêles cloisons vitrées délimitent les espaces de travail, parfois minuscules, dont aucune fenêtre ne s'ouvre. Elle lit pas mal de littérature française contemporaine, aussi trouve-t-elle ce détail symptomatique.

Derrière les cloisons, les gens ont l'air de salariés au bureau. Autre motif de déception. Dans sa vie rêvée (qui a la décence de ne point trop empiéter sur son quotidien), et même si elle n'a jamais effectué aucune démarche en ce sens, Marguerite bénéficie d'un CDI dans l'édition ; mais dans sa vie (de moins en moins) rêvée, ce secteur d'activité

recense des maisons et non des entreprises, des collaborateurs et non des employés, et on n'y travaille pas éclairé au néon sur de la moquette bleu pâle. Un parquet en chêne point de Hongrie lui semble le minimum pour éditer de bons romans.

Qu'est-ce que ces filles ont de plus qu'elle pour jouir ainsi d'un bocal blafard huit heures par jour? On y exerce quels métiers? Quand elle est de passage, on ne la présente jamais à personne. «Je te laisse le paquet à l'accueil», lui dit la plupart du temps la jeune blonde qui la fait travailler (affublée d'un prénom improbable que Marguerite confond toujours avec un autre, un truc composé, ou qui sonne comme, Anne-Christine ou Christiane, ou Anne-Marie, ou Marianne). Jamais un déjeuner ni même un café ensemble. Elle est habituée: à part des amies de longue date, personne n'a envie de déjeuner avec elle. Elle ne sait même pas le poste exact du prénom composé (Catherine-Anne?), juste qu'elle officie au service marketing. Marguerite ignore ce que recouvre vraiment cet anglicisme (on devrait dire «mercatique») mais n'en laisse rien paraître en société.

Le jour où tout a commencé (et par lequel il aurait fallu commencer?), Lise-Marie (Maryline?) lui avait presque donné rendez-vous («Passe vers onze heures»): elle voulait lui expliquer quelque chose de vive voix. Marguerite poireauta quinze minutes à l'accueil parce qu'Anne-Cécile (ouiii, c'est ça, Anne-Cécile!) n'était pas dans son bureau. Puis elle reçut enfin le feu vert de l'acariâtre réceptionniste (un homme, sans doute égratigné dans sa virilité par le nombre d'Anne-Cécile mieux payées que lui) pour se rendre «au fond du couloir, droite, droite, bureau de gauche» (elle savait). Court trajet durant lequel Marguerite vit venir vers elle Aymeric Delaroche de Montjoie.

L'ancien président de la République était en compagnie

du PDG et de la directrice éditoriale, également responsable de la collection Temps Présent, Martha Vignal, que Marguerite surnommait à part soi La Hyène. Elle fut étonnée par la haute stature de Delaroche — un peu voûtée, certes — et son allure racornie. Les deux huiles de Paulin ne répondirent pas à son timide bonjour : pour eux, elle n'existait pas plus que la fontaine à eau à côté de laquelle elle s'était arrêtée pour leur céder le passage. Le chef pelé et ellipsoïdal de Delaroche pivota sur son cou de héron. Son regard, étonnamment sémillant dans ce visage parchemineux, se posa sur elle et y demeura jusqu'à ce que la souplesse cervicale du vieillard atteignît sa limite rotative. Jamais homme ne l'avait ainsi guignée. Séquence d'autant plus impressionnante que l'Ex, qui ne marchait déjà pas bien vite, avait ralenti le pas. Marguerite essaya de visualiser le tube de la crème qu'elle s'était appliquée sur le visage le matin même. Avait-elle par mégarde utilisé l'autobronzant ?

Elle était rentrée chez elle depuis une heure quand elle reçut un appel de l'assistante de La Hyène : on voulait la voir au plus tôt. Marguerite toqua à la porte du bureau de Jonas. Un « quoi ? » hargneux traversa le panneau. Elle expliqua qu'elle retournait aux éditions. Silence. Elle aurait bien aimé partager sa légère angoisse (ça se fait, dans un couple, non ?), dire à son mec combien La Hyène lui fait peur. De son sourire à ses bijoux, tout chez cette femme d'une cinquantaine d'années sonne faux et méchant.

Après avoir proposé à Marguerite de s'asseoir, et un café, La Hyène lui servit un baratin sur son rôle important, même si dans l'ombre, au sein des Éditions Paulin, une grande famille, comme l'avait voulu au siècle précédent le fondateur, Gabriel Paulin. Marguerite ne se faisait aucune

illusion : la veille encore, l'éditrice ne connaissait pas son nom. Et pour une mystérieuse raison, elle lui proposait d'aider Aymeric Delaroche de Montjoie à rédiger ses mémoires.

— Delaroche ? DDM ? gronda Jonas quand elle lui apprit la nouvelle (une clause de confidentialité ne s'applique pas à son propre conjoint, si ?). Tu as refusé, j'espère !

— Heu... Non, je

— Mais enfin, Marge, c'est une crevure, ce type ! Un salaud de libéral de droite !

— Il est centriste.

— Tu le fais exprès ou quoi ? T'y connais rien à la politique, en plus. Ça ne t'intéresse pas.

Un reproche entre les lèvres de Jonas, qui se pique d'être citoyen — un des mots d'au moins trois syllabes les plus usités de son vocabulaire, avec « humanisme ». De fait, la politique rase Marguerite, ce qui ne fait pas d'elle un monstre, pense-t-elle. Elle vote lors de l'élection présidentielle, parce que les mois et les semaines qui la précèdent grésillent d'excitation, on ne parle que de ça, c'est rigolo.

— Tu dis toujours que je n'ai pas assez d'ambition, que je suis juste bonne à résumer les bouquins. Là, je vais en coécrire un.

— La biographie d'un facho, super ! T'aurais pu me consulter avant d'accepter !

— Te consulter ? Pourquoi ?

— Je suis ton mec, quand même ! Je suis concerné. Je suis très à gauche, au cas où ça t'aurait échappé. Tu t'es demandé si j'avais envie de voir le nom de ma meuf accolé à celui d'Aymeric Delaroche ? Ça peut être mauvais pour mon business, merde !

Le business de Jonas se limite à scribouiller quelques critiques de jeux vidéo pour des sites Internet, en attendant de terminer le développement de *PulsionS*, le jeu

ré-vo-lu-tion-naire qu'il conçoit depuis... depuis que Marguerite le connaît, en fait. Six ans. Elle n'a pas pensé à son mec très à gauche quand elle s'est retrouvée face à La Hyène, une boule au ventre, l'écoutant affecter de lui proposer, magnanime, la chance de sa vie.

—T'as demandé du droit d'auteur, au moins?

Comment répondre à Jonas qu'elle n'a pas osé?

—Tu te fais toujours avoir, ma pauvre fille! Il va en vendre des wagons et toi, tu ne toucheras pas un fifrelin.

Elle se voit avec un corps en forme de poire, comme dans une pub pour un jus de fruit. Elle aurait voulu l'y voir! La Hyène est tellement sûre d'elle, tellement c'est comme-ça-et-pas-autrement sous ses airs gentils et complices. («Je suis certaine que vous ferez du bon boulot. J'ai confiance en vous.») Aujourd'hui, Marguerite sait que Delaroche a exigé que ce soit elle et personne d'autre, qu'il a mis la signature de son contrat avec Paulin dans la balance, qu'il a exigé qu'elle n'ait de comptes à rendre qu'à lui ; alors elle se dit qu'elle aurait dû négocier avec La Hyène. Trop tard...

—Pourquoi moi, monsieur le Président?

—Je vous ai déjà dit de m'appeler Aymeric. Je ne sais pas, pourquoi vous. Je... Je crois que c'est une réminiscence. Quand on vieillit, on devient sensible à ce genre de signes, que l'arrogante fatuité de la jeunesse nous faisait négliger. À moins que la peau, en se détendant, laisse passer plus des vibrations du monde, ajoute-t-il en souriant.

Pourquoi elle? Quand il l'a croisée chez Paulin, alors qu'il avait accepté un rendez-vous juste pour le gueuleton (au *Relais Louis XIII*, il ne se déplace pas à moins de deux étoiles), préalable à la proposition de contrat que Martha Vignal n'allait pas manquer de lui soumettre —et qu'il avait l'intention de refuser—, cette fille lui a rappelé quelqu'un. Qui a compté pour lui. Qui l'a marqué, à tout

le moins. Mais il ne sait plus qui. Alors il a dit d'accord à la Vignal, à condition que «la jeune femme que nous venons de croiser dans le couloir s'occupe du projet. C'est à prendre ou à laisser.» L'éditrice a pris, bien sûr. Et lui a appris plus tard que son étrange toquade s'appelait Marguerite Santa Lucia. Il connaît ce nom. Mais ne parvient à le relier à rien. Lors de ses premiers rendez-vous avec Marguerite, il ne pensait qu'à ça : qui diantre lui rappelait-elle ? Et où avait-il déjà entendu le patronyme de Santa Lucia ? Sa mémoire s'effiloche. Il ne perd pas la tête, non, n'est-ce pas Hans que je ne perds pas la boule ? (Son majordome acquiesce invariablement.) À son âge, n'est-il pas normal d'avoir quelques oublis ? Et sa vie a été si dense !

Cent fois ces dernières années des éditeurs lui ont proposé d'ajouter un tome à ses mémoires, dont le dernier date déjà d'un quart de siècle. Cent fois il a refusé. Il préfère écrire des romans. Et profiter de la vie sans sa femme, qui habite désormais en Auvergne, dont elle est élue régionale. Marie-Charlotte et lui n'ont rien à se dire depuis longtemps, elle est conne comme une vache, complètement réac, ces abrutis ont voté pour son nom et son entregent, pas pour ses idées — d'ailleurs elle n'a que des opinions. Ah ça, pour dégotter des subventions européennes, médiatiser ou muséifier les obsolètes et improductifs savoir-faire artisanaux des consanguins du Cézallier ou des Combrailles, venir faire chanter Mireille Matthieu à la maison de retraite, elle est fortiche, Maman ! Mais c'est le degré zéro de la réflexion politique. Elle se contente de donner son avis sur tous les sujets d'actualité, avec sa petite moue pincée de coincée du rectum quand il est question d'immigrés — pas ceux d'avant, les bons, les Polacks ou les Ritals, mais ceux qui n'ont pas la même culture que la nôtre. Parlons-en, de sa culture, à Maman !

Elle n'a pas lu un bouquin depuis *Le Tour de la France par deux enfants*, à part des biographies de culs-bénis, saints et autres curés de campagne. Que cette vieille peau aigre et rance puisse être élue de la Nation montre bien la dégénérescence des institutions et de la société. Et puis quand elle vivait avec lui, elle n'arrêtait pas de le tancer, de le houspiller, « Vous devriez faire ci, Aymeric » ou « Vous n'avez plus l'âge de faire ça, Aymeric ». Alors qu'elle reste à Vichy (tiens, tiens...), bon débarras !

Écrire ses mémoires, ça veut dire la petite Jeanne presque tous les jours dans son bureau.

— Marguerite, monsieur.

— Quoi ?

— La jeune femme s'appelle Marguerite, pas Jeanne.

Achever ses mémoires, ça veut dire la petite Marguerite presque tous les jours dans son bureau. Ce livre sera l'ultime réhabilitation. Sa trace dans l'Histoire, pour la postérité. Cette idée lui est venue juste après avoir croisée la jeune femme aux Éditions Paulin, en revenant du *Relais Louis XIII*. Il y pensait déjà confusément depuis quelque temps. C'est bien beau, le Dispositif, mais qui comprendra qu'il mérite le Paradis ? Avec ou sans majuscule, d'ailleurs, un paradis minuscule lui conviendrait très bien. Une trace scintillante dans l'Histoire et une place au paradis, adjugé ! Il va devoir jouer serré. Pas question que Berthier et les autres apprennent qu'il se confie à quelqu'un. Ils ne le permettraient pas. Ils auraient peur. Qu'il en dise trop. Qu'il se trahisse — et les trahisse tous par la même occasion. Ils n'auraient pas tort. Il ne s'agit pas seulement d'écrire ses mémoires. Peut-être pas. Tout dépendra de la petite Marguerite. Saura-t-elle lire entre les lignes ?

*

—Alors, il est comment, en vrai, ce pourri? lui a demandé Jonas le soir du premier rendez-vous avec Delaroche.

Il lui avait bien bourré le crâne avant, sur l'air de «tu te rends complice de cette ordure», avec des variantes dans la gamme «t'as vraiment aucune conscience politique, ma pauvre fille» et des vibratos autour de «mais pour remplir le dressing, on est prêt à tout de nos jours.» D'abord, le dressing, Marguerite en fait ce qu'elle veut, elle est chez elle. Jonas est bien content d'habiter en plein quartier des Batignolles sans bourse délier, dans les 97 m² rue des Moines qu'elle a hérités de son père. Ensuite, Delaroche fait montre d'un savoir-vivre un peu suranné très agréable. Il est courtois, prévenant, respectueux, des valeurs qui suffisent à Jonas pour le classer à droite d'Action Française. Un pourri? Elle avait décidé d'arriver devant lui sans ce genre de préjugé, n'a voulu lire aucune biographie, aucun portrait de lui avant de commencer cette collaboration. Même si elle savait comme tout le monde sa réputation de noceur, de coureur de jupons, les soupçons d'enfants naturels, dans la plus pure tradition aristocratique. Elle a vu des photos de lui clope au bec, bière à la main. Sa passion pour les grands crus n'est pas un secret, et de nombreuses affaires judiciaires ont éclaté durant son mandat de maire de Lyon. Il est toujours passé entre les gouttes, que son immunité présidentielle l'ait protégé ou qu'un subalterne ait payé à sa place.

—Pourquoi vous ne m'aimez pas, mademoiselle? demande Delaroche.

—Je suis votre... scribe, en quelque sorte. Mes sentiments à votre égard n'ont aucune importance.

—Au contraire: si vous ne m'aimez pas, vous serez partiiale.

—Je me suis mal exprimée, pardon. Je m'interdis de penser quoi que ce soit de vous.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Philippe Annocque

Liquide

Monsieur Le Comte au pied de la lettre

Rien (qu'une affaire de regard)

Pas Liev

Bettina Balàka

Murmures de glace

John Berger

La Tenda rouge de Bologne

Nella Bielski

C'était l'an 42

Lionel Bourg

L'Engendrement

L'Horizon partagé

Kate Braverman

Lithium pour Médée

Bleu éperdument

Rolf Dieter Brinkmann

Rome, regards

Ron Butlin

Le Son de ma voix

Visites de nuit

Jonathan Coe

B.S. Johnson, histoire d'un éléphant

fougueux

Marie Cosnay

À notre humanité

Denis Decourchelle

La Persistance du froid

Paul Desalmand

Le Pilon

Karsten Dümmel

Le Dossier Robert

Miguel Duplan

Un long silence de carnaval

Eva Figes

La Version de Nelly

Marie Frering

Désirée

L'Ombre des montagnes

Mihális Ganas

Quelques femmes

Undine Gruenter

La Cache du Minotaure

Le Jardin clos

John Herdman

Imelda

Paulus Hochgatterer

Brève histoire de pêche à la mouche

La Douceur de la vie

Victoria Horton

Grand Ménage

Attachements

Christos Ikònomou

Ça va aller, tu vas voir

Reinhard Jirgl

Les Inachevés

Renégat, roman du temps nerveux

B.S. Johnson

R.A.S. Infirmière-Chef, une comédie

gériatrique

Christie Malry règle ses comptes

Chalut

Albert Angelo

Les Malchanceux

Gabriel Josipovici

Moo Pak

Tout passe